

revenir aux Aubépins ? Cela lui semblait cruel. Vaguement l'idée d'un mariage possible avec Eveline miroitait devant lui. Puis, sagement, il jugeait :

—C'est folie ! je suis trop jeune ! Je viens seulement de passer mon baccalauréat. J'ai près de quatre ans d'école et de stage à faire avant de recevoir mon premier galon. D'ici là, Eveline, pour peu qu'elle eût songé à moi un instant, m'aura oublié ! Et cependant, nous aurions pu vivre si heureux ensemble !

Dans les yeux l'un de l'autre, les enfants lisaient leurs secrètes songeries,

Les yeux ne reflètent-ils pas l'âme ?

Mais, par un prodige de discrète réserve, ils se turent. Ils se quittèrent sincèrement émus, et devant les deux vieux amis échangèrent un chaste baiser.

Le train siffla, partit. Georges et Eveline étaient-ils séparés à jamais ?

Chaque année, au temps des cerises, Georges de son côté, Eveline du sien reparlaient affectueusement du bon temps passé aux Aubépins.

A dix-huit ans, Eveline hérita de plus de 300,000 francs d'un vieux cousin, et devenue un brillant parti vint passer les hivers à Paris, où elle rencontrait fréquemment Georges Vernier.

Celui-ci n'osait donner suite au cher rêve caressé et demeurait les lèvres closes.

Cependant, un chagrin le minait, une fièvre lente le faisait dépérir.

Avec ces yeux d'amour qu'ont les aïeux pour leurs enfants, M. Vernier eut bientôt fait de le confesser. Il ne dit mot : mais, à l'insu de Georges, partit pour les Aubépins, dont il revint tout joyeux.

—Mon ami, dit-il à son petit-fils, je viens de recevoir une invitation pour aller passer quelques jours aux Aubépins, près de mon vieil ami.

Georges n'eut pas le courage de refuser.

L'idée des dernières cerises le hantait. Superstitieux comme tous les amoureux, il se disait :

—Si, dans le cerisier d'Eveline, je vois étinceler le rubis des cerises, j'espérerai, je parlerai ; sinon, je me tairai !

Las ! plus de fruits sur l'arbre.

Triste, le jeune homme ne dit mot. D'ailleurs pouvait-il, lui, chétif, prétendre à la main de la riche héritière ?

Le jour du départ arriva.

Georges avait le cœur bien gros et tenait les yeux fixés sur son assiette.

—Vous ne mangez pas, mon jeune ami, lui dit M. des Aubépins. Goûtez au moins au dessert qu'Eveline a préparé pour vous.

Dans une petite corbeille, sur de la mousse, rouge et tentatrice, une superbe cerise s'étalait.

—La dernière cerise, monsieur Georges. Je l'ai cueillie à votre intention ; elle était cachée sous une branche.

Le jeune homme balbutia une phrase inintelligible.

—Allons, vous, docteur, vous reculez devant le danger ; vous ne voyez donc pas de quelle gentille façon Eveline vous tend le fruit ?

Georges poussa un cri de joie.

La cerise se balançait au bout des doigts roses de la jeune fille, et l'amoureux, en savourant le fruit délicat, crut y apercevoir comme un avant-goût du baiser de fiançaille.

Marinette.

Outre-Manche

Lord Curzon, s'il est élu par les pairs d'Irlande comme leur représentant à la Chambre des lords, va rentrer dans la vie publique anglaise. Il est permis, à ce propos, de rappeler une mésaventure qui lui advint, durant sa vice-royauté aux Indes.

Le vice-roi avait son franc-parler envers tous, mais plus particulièrement envers les indigènes. Un jour qu'il présidait, à Calcutta, une réunion de l'Université, en présence de l'élite intellectuelle des Indes, il fit l'éloge de la sincérité, "cette vertu occidentale" ; il laissa fort clairement entendre à ses auditeurs hindous qu'ils étaient portés à la flatterie et au mensonge par une tendance invincible.

Un des auditeurs trouva la réponse qui convenait : rentré chez lui, il prit un livre de Lord Curzon : "Problèmes d'Extrême-Orient", et copia la page suivante qui parut, le lendemain, dans le plus grand journal indigène, en regard des paroles offensantes du vice-roi :

"Avant d'être introduit chez l'empereur de Corée, écrivait Lord Curzon, j'obtins un interview avec le ministre des affaires étrangères. On m'avait bien recommandé de ne pas lui avouer que j'avais seulement trente-trois ans, âge auquel les Coréens n'attachent aucun respect. Aussi, quand il me posa tout de suite la traditionnelle question : "Quel âge avez-vous ?" Je répondis sans sourcilier : "Quarante ans." "C'est extraordinaire, répliqua-t-il, comme vous paraissez jeune pour cet âge. Comment est-ce possible ?" — "Tout simplement parce que je jouis depuis un mois du magnifique climat de votre contrée." Finalement il me dit : "Je suppose que vous êtes un proche parent de Sa Majesté la Reine d'Angleterre ?" — "Non, répondis-je, je ne le suis pas." Mais, observant le regard de mépris qu'il me lança aussitôt, je me hâtai d'ajouter : "Il faut dire toutefois que je ne suis pas encore marié", et par cette remarque mensongère, je regagnai complètement la faveur du vieil homme."

L'Inde tout entière éclata de rire et son vice-roi dut rire un peu, lui aussi.

—Joseph, si quelqu'un vient, vous direz que je suis à Québec.

—Bien, monsieur.

Un ami arrive un instant après.

—J'en suis fâché, répond Joseph au visiteur, mais monsieur est à Québec.

—Avec Madame.

—Non, monsieur, avec moi.

Avant de s'endormir, Bébé fait sa prière et recommande au Seigneur tous les membres de sa famille, particulièrement son oncle Emile qui le comble de cadeaux :

—Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon bon oncle... au moins jusqu'aux étrennes.